

n'y a réellement pas de quoi s'alarmer. Les bords du lac ne sont pas éloignés du village, et chacun est libre de s'y promener, le jour où la nuit. Ce dont il faut s'étonner, c'est que nous n'ayions pas déjà rencontré par ici, jusqu'à présent, la moindre créature vivante.

Nous étions maintenant dans les plantations. Il y faisait sombre, — si sombre, qu'il nous était assez difficile de suivre le sentier. Je donnais le bras à Laura, et nous revenions au logis de notre pas le plus rapide.

Avant que nous eussions fait la moitié du chemin, elle s'arrêta tout à coup, et me força de m'arrêter avec elle. La tête penché en avant, elle écoutait.

— Chut ! murmura-t-elle. J'entends quelque chose derrière nous.

— Des feuilles mortes, dis-je pour lui rendre courage, ou quelques menus rameaux détachés des arbres par le vent.

— Nous sommes en été, Marian ; et il n'y a pas le moindre souffle de brise. Ecoutez !

J'entendais le bruit, moi aussi ; — on eût dit le pas léger de quelqu'un marchant sur nos traces.

— N'importe quoi ou qui ce peut être, dis-je, avançons toujours ! D'ici à deux minutes, si nous avons quelque sujet d'alarmes, nous serons assez près du château pour que nos cris y parviennent.

Nous marchâmes plus vite ; — si vite que Laura était hors d'haleine, lorsque, ayant traversé les plantations, nous nous trouvâmes en vue des fenêtres éclairées.

Je fis halte un instant pour lui donner le temps de respirer. Au moment où nous allions reprendre notre marche, elle me retint encore, et, de la main, me fit signe qu'il fallait écouter une fois de plus. Nous entendîmes alors toutes deux, très-distinctement, derrière nous, dans la noire profondeur du bois, un soupir haletant et pénible.

— Qui est là ? criaï-je.

Pas de réponse.

— Qui est là ? répétau-je encore plus haut.

Suivit un moment où rien ne bougea, et nous entendîmes ensuite de nouveau ces pas légers, dont le bruit allait s'affaiblissant, — s'enfonçant peu à peu dans les ténèbres, — toujours de moins en moins distinct, — jusqu'à ce qu'il se fût absolument perdu dans le silence.

Nous nous élançâmes, du couvert où nous étions encore, sur la clairière ouverte devant nous ; nous la traversâmes en courant ; et aucune autre parole n'avait été échangée entre nous quand nous parvînmes au château.

Sous la clarté de la lampe qui éclairait le vestibule, Laura m'apparut, les joues blémies, les yeux effarés.

— Je suis à moitié morte de peur, disait-elle. Qui donc ceci pouvait-il être ?

— Nous tâcherons de le deviner demain, répondis-je. D'ici là, pas un mot, à qui que ce soit, de tout ce que nous avons pu voir ou entendre ?

— Et pourquoi tant de mystère ?

— Parce que le silence est plus sûr ; — et que nous avons, ici, besoin de sécurité.

J'envoyai immédiatement Laura dans sa chambre ; — je pris une minute pour ôter mon chapeau et lisser mes cheveux ; — puis, sous prétexte de chercher un livre, j'entraï dans la bibliothèque, voulant y commencer immédiatement mes investigations. Le comte y était assis, occupant de son ampleur le plus vaste fauteuil du château ; il fumait et lisait tranquillement, les pieds sur une ottomane, sa cravate en travers de ses genoux, le col de sa chemise ouvert et rabattu. Et madame Fosco y était assise, comme un bon petit enfant bien sage, à côté de lui sur un tabouret, fabricant des cigarettes. On ne pouvait soupçonner ni le mari ni la femme d'être sortis, ce soir-là, pour res-

fer tard au dehors, ni d'être revenus précipitamment au château. A peine mes yeux étaient-ils tombés sur les deux époux que ma visite dans la bibliothèque me parut n'avoir plus d'objet.

A mon entrée, le comte Fosco s'était levé dans un trouble poli, et se hâta de rattacher sa cravate.

— Oh ! je vous en prie, ne vous dérangez pas ! lui dis-je. Je viens tout bonnement chercher un livre.

— Tous les malheureux que le ciel a doués d'un embonpoint pareil au mien, pâtissent singulièrement de la chaleur, dit le comte, qui, du plus grand sérieux, se procurait un peu de fraîcheur au moyen d'un énorme éventail vert. Je voudrais pouvoir changer de tempérament avec mon excellente femme. Elle a aussi frais, dans ce moment, que les poissons de votre grand bassin.

La comtesse se laissa dégeler quelque peu, sous l'influence de la comparaison grotesque dont l'avait honorée son mari : — C'est pourtant vrai, miss Halcombe ; je n'ai jamais chaud, remarqua-t-elle, avec toute la modestie d'une femme, contrainte, après tout, de se reconnaître un mérite des plus rares.

— Est-ce que vous êtes sorties, ce soir, vous et lady Glyde ? me demanda le comte, tandis que, pour sauver les apparences, je prenais je ne sais quel volume sur les rayons de la bibliothèque.

— Oui ; nous sommes sorties pour prendre un peu l'air.

— Puis-je demander, sans trop d'indiscrétion, de quel côté vous êtes allées ?

— Du côté du lac, et jusqu'à l'embarcadère.

— Ah ! ah ! jusqu'à l'embarcadère ?

Dans d'autres circonstances, sa curiosité m'eût laissé quelque rancune. Mais je l'ai accueillie, ce soir, comme une preuve de plus que ni lui ni sa femme n'étaient mêlés en rien à la mystérieuse apparition du lac.

— Et, je suppose, pas de nouvelles aventures ? continua-t-il. Pas de nouvelles découvertes ? comme celle du chien blessé ?

Il fixait sur moi ses yeux gris, d'une profondeur insondable, qui avaient en ce moment cette splendeur froide, transparente, irrésistible, en vertu de laquelle je suis comme forcée de le regarder, si mal à mon aise que je me trouve en le regardant. A ces moments-là, dominée par une sorte d'inexprimable soupçon, il me semble que son intelligence pénétrante fouille, pour ainsi dire dans la mienne ; — et telle fut alors ma pensée.

— Non, lui dis-je d'un ton bref, aucune aventure, aucune découverte.

Je voulus ensuite détacher mon regard du sien, et quitter la galerie. Si étrange que cela puisse paraître, je ne crois pas que j'y fusse parvenue sans l'aide involontaire que me prêta madame Fosco, en le forçant à se mouvoir et à regarder lui-même d'un autre côté.

— Comte, dit-elle, vous tenez debout miss Halcombe.

Dès qu'il se fut détourné pour m'approcher un fauteuil, je profitai de l'occasion, je le remerciai, — je m'excusai — je m'éclipsai.

Une heure après, la femme de chambre de Laura se trouvant dans la chambre de sa maîtresse, je trouvai moyen de faire allusion à la chaleur de cette soirée, pour arriver ensuite à savoir comment les domestiques avaient passé leur temps.

— Vous deviez étouffer, en bas ? demandai-je.

— Mais non, miss, répondit la soubrette. Ce que nous avons souffert est peu de chose.

— Je suppose, alors, que vous êtes allées respirer sous les arbres ?

— Quelques-uns de nous y pensaient, miss. Mais la cuisinière a dit qu'elle transporterait son fauteuil dans cette petite cour si fraîche, où est la pompe ;